

Le HUB,

la réponse humaine donnée à une politique de dissuasion et de répression

Le soir tombe
sur Bruxelles

Par une chaude soirée de mai, j'ai tenu une conversation avec un des volontaires du HUB (point de rencontre) de la Gare du Nord. Il m'attendait dans le hall de la gare et m'a accompagnée à travers une grande salle d'attente où se trouvaient une centaine de personnes, debout, assises ou couchées en train d'attendre. Attendre quoi ?

Une porte protégée par d'aimables gardiens donne sur une cage d'escalier où, trois étages plus haut, nous découvrons le HUB. Il s'agit d'un plateau de 800 m², gracieusement prêté par AXA. Ici *Médecins du monde*, *Médecins sans frontières*, le *Ciré* (Coordination et Initiatives pour Réfugiés et Étrangers), *Vluchtelingenwerk Vlaanderen*, *Oxfam* et la *Plateforme citoyenne* travaillent côte à côte. Cet endroit de rencontre offre un lieu sûr où sont proposés divers services à ceux que l'on appelle *transmigrants*, hommes, femmes et enfants en exil. On y offre des soins médicaux ou psychologiques, ainsi que des conseils en matière sociale et juridique. Les gens y sont accueillis amicalement ; ils peuvent y recharger leur téléphone ou faire retrouver la trace de leurs proches. Ce centre HUB est la réponse humaine donnée à une politique de dissuasion et de répression. Le centre veille à ce que les personnes qui connaissent une situation incertaine soient écoutées et qu'elles reçoivent une réponse à leurs questions et à leurs besoins fondamentaux.

Je suis autorisée à suivre la conversation avec A., un garçon venu du Soudan. Il dit seulement son prénom et son âge : 17 ans. Une jeune volontaire, assistée d'un interprète bénévole, lui explique la procédure d'asile en Belgique. Ils l'invitent à revenir s'il souhaite davantage d'informations et, en fin de compte, lui

demandent s'il sait où aller. De la tête, il fait doucement signe que non. Par téléphone, ils prennent aussitôt un arrangement, d'abord avec une famille qui lui offre un lit pour la nuit, puis avec une autre dame qui viendra le prendre vers 21h00 pour le conduire là-bas. Entre-temps, il est 19h00, alors que, à vrai dire, le centre ferme ses portes à 17h30... Le temps, ici, ne compte pas ; je le remarquerai encore plus tard dans la soirée.

Nous retournons dans le hall de la gare où, entre-temps, il fait beaucoup plus calme puisque les volontaires de "kitchen of the world" (cuisine du monde) sont arrivés et installent leurs plats sur une table pliante. Spontanément, deux files se forment et chacun s'avance en bon ordre pour prendre le souper. Nous marchons un peu plus loin vers le parc Maximilien. Ici aussi, tout un tas de gens se sont rassemblés. Le parc est plein de petits sacs à dos et de matelas en carton. En même temps, voici qu'arrivent des gens du voisinage pour faire du sport ; un papa installe son jeune enfant blond sur la balançoire, cinq étudiants d'origine asiatique cherchent leur chemin pour rentrer à la maison... Étrange mélange de personnes et d'activités qui, curieusement, parviennent à vivre en paix les unes à côté des autres. Ce n'est pourtant pas toujours aussi paisible... Ces gens en errance sont aussi des proies faciles pour les passeurs, les voleurs, les dealers, les proxénètes... De temps en temps surviennent, de façon très arbitraire et souvent avec un grand déploiement de force, des *razzias* de police au cours desquelles des gens sont arrêtés puis conduits en cellule ou dans un centre fermé. Souvent alors tombent les coups, et l'argent ou le téléphone est confisqué... >

Dans ce numéro

- 01 Le HUB, la réponse humaine donnée à une politique de dissuasion et de répression
- 02 Libre, en fin de compte
- 03 L'accueil des migrants par l'Université de Namur
- 04 2008-2018 : une parenthèse de 10 années sans détention de mineurs se referme



Libre, en fin de compte

Un beau jour, je reçois un coup de téléphone d'Anita. Je n'avais plus entendu parler d'elle depuis des mois. A présent, elle se dit fière d'avoir reçu un permis de séjour et elle veut suivre une formation d'aide-soignante. J'ai appris à faire sa connaissance au centre fermé de Bruges. Les rencontres avec elle sont chaque fois une occasion de reprendre souffle. La plupart du temps, je commence mes visites par le quartier des hommes. Là-bas règne toujours une atmosphère bousculée, tendue, une sorte d'agression contenue. Dans le quartier des femmes, je peux un peu respirer à nouveau et Anita m'accueille chaque fois avec le sourire.



Née au Nigéria, elle habite déjà depuis sept ans dans notre pays. Lorsque, à la suite de l'excision, elle ne peut pas avoir d'enfants, elle est rejetée par son mari et par toute la communauté; elle vient alors en Belgique. Deux fois elle introduit une demande d'asile mais essuie deux fois un refus. Elle n'est pas non plus reçue au titre de la régularisation pour cause humanitaire. Chaque fois, elle doit attendre, des mois durant, que tombe la décision. Entre-temps, elle a la possibilité de travailler quelque peu comme technicienne de surface, la journée chez des particuliers, le soir dans des bureaux. Lorsque son permis de travail lui est retiré, elle se porte volontaire dans un home de personnes âgées pour y servir le petit déjeuner, aider aux exercices de culture physique, voiturier les fauteuils roulants et autres activités semblables. Elle s'y occupe ainsi les jours où elle ne suit pas ses cours de néerlandais ou de logopédie. Anita est bien considérée et se construit un vaste cercle d'amis. Mais un jour, les policiers sonnent chez elle: elle doit les accompagner au centre fermé. Mais là aussi, elle reste remontée et pleine de confiance.

D'autres organisations encore viennent distribuer de la nourriture, quelques jeunes jouent doucement de la batterie, des volontaires de la Plateforme citoyenne s'occupent des endroits pour dormir, certaines personnes sont dépayées en rencontrant pour la première fois leur famille d'accueil, d'autres, heureuses de se revoir, quittent joyeusement le parc, des chauffeurs arrivent et repartent, une voiture de police passe tout près, lentement.

Il est 22h00. Le chauffeur de A. est enfin disponible. Lui-même part discrètement, en se cachant sous deux vestes alors qu'il fait une chaleur de soir d'été. Manifestement perdu, méfiant et impressionné par tout ce qui se passe. J'espère qu'il retrouvera demain le chemin vers le HUB et qu'il recevra là-bas l'information convenable qui lui permettra de faire, pour lui-même, le juste choix.

Griet Demeestere
Visiteuse accréditée

Quelle que soit la manière dont ça se passe, j'en sortirai enrichie. C'est sa conviction.

Au centre fermé de Bruges, je rencontre Anita chaque semaine. Un jour, je la vois en train de lire la Bible. Elle lit le Livre du début à la fin.

En effet, j'ai du temps pour cela, dit-elle.

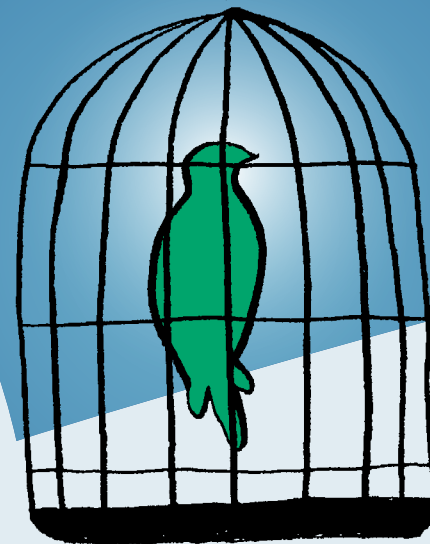
Le soir, elle rassemble les femmes pour la prière. L'une donne des intentions, une autre lit la Bible et Anita conclut. Elle parle de Dieu à ses codétenues – ce que nous autres Européens ne ferions pas aussi aisément. Anita croit que Dieu poursuit son idée dans sa détention. Et qu'elle soit en Belgique ou au Nigéria, qu'est-ce que cela fait si tu as Dieu avec toi? Aux membres du personnel aussi, elle parle de sa foi. Une fois, elle dit à un gardien qui lui ouvre la porte avec son trousseau de clés :

Vous avez besoin d'une autre clé : celle qui permet d'entrer dans le Royaume des cieux. A cette époque, il y a beaucoup de jeunes Nigérianes à Bruges, victimes de la traite des êtres humains et qui ont travaillé dans la prostitution. Anita essaie de les en détourner.

Un tel enfermement doit t'amener à la réflexion et au changement. Si tu es libérée, ce n'est pas pour reprendre ton ancienne vie.

Je demande : mais ces filles ne sont-elles pas forcées de se prostituer ?

La plupart savent, avant qu'elles ne quittent le Nigéria, pourquoi c'est.



Ne craignent-elles pas l'action du Vaudou, si bien qu'elles n'osent pas s'y opposer ?

Si tu as le Christ avec toi, ne dois-tu pas te montrer sans peur ? Quand Anita sera un jour libérée, elle veut aussi aller visiter des prisons, ici ou au Nigéria.

Pas pour arranger des papiers, dit-elle en riant, car je n'y comprends rien, mais pour leur apporter le Christ.

Une autre fois, elle est assise dans un coin de la salle en train d'écrire.

J'écris un livre, sourit-elle.

Sur quel sujet ?

Le titre est : Freedom at last.

Elle a eu un rêve où elle se voyait libérée et elle y attache beaucoup d'importance. Aussi est-elle assise très détendue et optimiste. *Freedom at last* est le titre d'un film documentaire sorti en 2015 sur les *boat-people* réfugiés du Vietnam. Ou bien est-ce aussi une phrase de Martin Luther King : *'Free at last, free at last, thank God almighty we are free at last'* ?

Après deux mois de détention, Anita est subitement libérée pour raison de dépassement du terme légal d'enfermement. A présent, des mois après, elle a donc reçu un permis de séjour. Elle peut désormais enrichir notre vie commune de ses précieuses qualités.

Pieter-Paul Lembrechts SJ
visiteur accrédité

L'accueil des migrants par l'Université de Namur

Comme d'autres, l'Université de Namur s'est trouvée face à l'arrivée de migrants et réfugiés, en particulier de Syrie.



Les choses ont démarré à Namur¹ en 2014, via le *Forum universitaire pour la coopération internationale au développement* (FUCID). Des conférences d'abord, des lieux où se questionner aussi. Quelques étudiants intervenant spontanément pendant les conférences ont attiré l'attention sur l'urgence de l'action et y ont été aidés. Puis, été 2015, une invitation du Père Général Adolfo Nicolas arrivée sur le bureau du recteur Yves Pouillet demande une action dans les écoles et universités de la Compagnie.

Quelques personnes se groupent alors à partir du cabinet rectoral, lieu très efficace quand vous appelez le CPAS, une école, le conservatoire ou tout autre interlocuteur en annonçant appeler de là pour demander un rendez-vous, un renseignement, une aide. De premiers étudiants étrangers sont inscrits à l'université pour certains cours choisis. Premiers pas dans un nouveau monde universitaire pour certains et, pour nous, changement de culture universitaire à accompagner dans un environnement nouveau.

Puis cinq logements pour visiteurs, mis à disposition par l'université, accueillent cinq premières familles. Toutes arrivent de foyers Croix-Rouge ou Fedasil avec un statut de réfugié en Belgique, à la recherche d'un travail, d'un logement de transit où pouvoir souffler, d'un lieu où prendre ses repères, d'un soutien pour faire les premières démarches avec la ville, les écoles, la mutuelle, le CAI², chercher un cours FLE³, etc. Chacun reçoit en premier lieu une carte universitaire de bibliothèque, de sport et de repas parfois, et aussi de photocopie (bien utile pour les démarches). La bibliothèque devient vite le lieu paisible par où entrer dans des temps nouveaux et les cartes, le signe d'une appartenance, de nouveaux projets aussi.

Enfin février 2016, face au refus d'inscription de deux personnes plus âgées dans un cours FLE en ville, l'Unamur en ouvre un, en collaboration avec l'Hénallux⁴ (des stagiaires et une professeur FLE) et des bénévoles. La bibliothèque universitaire accueille jusqu'à deux classes de demandeurs d'asile (Foyer de Belgrade). Cours prolongé pendant les vacances académiques par un système *online* (licences de l'UE) accessible en ouvrant les pools informatiques de quelques facultés.

Accompagner toutes ces personnes, c'est les écouter, manger avec elles, chercher pour certaines des stages, regarder et lire avec elles des documents administratifs ou médicaux, parler avec elles et pour elles dans les administrations ou les écoles, voire d'autres universités. Ceci alors que bien souvent les jeunes étudiants belges sont indifférents ou hostiles, au pire. L'accueil est cependant là, dans les services de l'université, dans le personnel.

Depuis 2017, l'action se poursuit alors que les projecteurs des médias sont ailleurs et donc l'intérêt de beaucoup. Un fait : moins de demandes de familles mais plus d'étudiants cherchant à s'inscrire.

Enfin, à souligner, toute cette action est sans tapage médiatique. Cela fournit un climat paisible aux personnes reçues, et cela ne les instrumentalise pas au service de ce qui serait la bonne conscience de l'université.

Albert Evrard sj
Service d'études du rectorat
Service des Relations Internationales



1- Les propos n'engagent que l'auteur et pas l'institution Unamur ou la Province jésuite EOF.

2- CAI : Centre d'Action Interculturelle de la province de Namur asbl

3- FLE : Français Langue Etrangère

4- Hénallux : Haute Ecole de Namur-Liège-Luxembourg

2008-2018 :

une parenthèse de 10 années sans détention de mineurs se referme



C'est le 14 août dernier que les toutes nouvelles 'maisons familiales', érigées dans l'enceinte du centre fermé 127bis à Steenokkerzeel, ont accueilli une première famille avec enfants mineurs. Que faut-il penser de cette dénomination flatteuse ? Il s'agit de quatre unités d'habitation – en réalité des containers aménagés, avec cuisine, salle de bain, des lits superposés pour enfants, petite TV et machine à laver - qui peuvent accueillir 6 ou 8 personnes. A l'extérieur, une aire de jeu avec toboggan et balançoires. Qu'on ne s'y trompe pas, il s'agit toujours bien d'enfermer des familles avec enfants en vue de leur renvoi du territoire, même si le gouvernement a mis les petits plats dans les grands pour améliorer sensiblement leurs conditions de détention par rapport à ce qui se pratiquait jusqu'en 2008.



Pour mémoire, le travail acharné du JRS Belgium et de ses partenaires associatifs avait alors poussé l'Etat belge à mettre fin à la détention des familles en centre fermé et, anticipant sur sa condamnation par la Cour européenne de Strasbourg, à créer une alternative à la détention sous la forme des 'maisons de retour'. Ces dernières, que le JRS visite depuis 10 ans maintenant, n'ont malheureusement jamais reçu véritablement leur chance : elles restent sous équipées, tant en personnel d'accompagnement qu'en infrastructures, et l'accompagnement qui y est proposé vise prioritairement les parents et les modalités de leur trajet de retour, plutôt que les besoins des enfants. Quel paradoxe, alors que ces maisons ont été conçues pour répondre à leur situation particulière ! Les familles y vivent également un isolement particulièrement pénible, bien éloigné de la mise en confiance que nous préconisons dans le cadre de forts liens communautaires ('community-based'). Il est dès lors navrant d'entendre le gouvernement se plaindre du taux de familles qui, dans de telles conditions d'accueil, préfèrent disparaître dans la nature, mais négliger de procéder à une évaluation globale des alternatives à la détention, en ce compris du trajet d'accompagnement qui est proposé aux familles 'à domicile' dans le cadre du projet 'SEFOR'.

C'est dans ce contexte qu'il faut lire l'arrêté royal qui vient de fixer les conditions d'enfermement des enfants en 'maison familiale', pour une durée maximum de deux fois deux semaines : l'Etat préfère donc manier le bâton en enfermant des familles au mépris de l'intérêt prioritaire de l'enfant plutôt que de donner leur chance aux alternatives à la détention qui faisaient la fierté de notre pays il y a dix ans.

Qu'à cela ne tienne, le JRS Belgium a obtenu l'accréditation de l'Office des étrangers pour visiter ces familles, sur base d'une méthodologie adaptée à la spécificité des enfants mineurs en détention que nous avons mise au point avec DEI (Défense Enfants International) et nos partenaires de la *Plateforme Mineurs* en exil. Nos visiteurs accompagneront les familles et veilleront au respect de leurs droits, avec l'aide des partenaires avocats et médecins qui nous ont rejoints.

Car on n'enferme pas un enfant. Point.

Baudouin Van Overstraeten
Directeur JRS Belgium



© L.Co



FAITES UN DON

IBAN : BE40 5230 8069 3163
BIC : TRIOBEBB

Vous recevrez une attestation fiscale pour tout don à partir de 40 euros.

Jesuit Refugee Service Belgium asbl

Rue Maurice Liéart, 31/9
1150 Bruxelles

Tél +32 2 738 08 18
info@jrsbelgium.org

www.jrsbelgium.org